

# **Aristote, élève de Platon**

Par Sylvie Queval, le 6 juin 2012

- I -

Nous continuons le parcours entamé il y a trois ans dans le monde de la pensée antique et nous arrivons au second monument de cette pensée, Aristote. En choisissant le titre de cette communication, j'ai voulu donner le ton de mon approche : on insiste souvent excessivement sur la rupture entre Platon et Aristote, rupture que Raphaël illustre dans son chef d'œuvre *l'Ecole d'Athènes*, en montrant un Platon le doigt levé vers le ciel et un Aristote le doigt dirigé vers la terre. Cette différence existe incontestablement mais il ne faut pas la majorer sous peine de manquer bien des aspects de la pensée d'Aristote. J'insisterai donc sur la continuité réelle entre les deux hommes, Aristote a passé vingt ans à l'Académie, l'école de Platon, il lui en est resté incontestablement quelque chose. J'illustrerai très bientôt comment Aristote prolonge Platon plus qu'il ne rompt avec lui.

Je crois bon, d'abord, de rappeler quelques éléments de la biographie d'Aristote. Nous nous arrêterons ensuite sur sa métaphysique puis sur sa pensée morale et politique. J'insisterai surtout sur les points de l'aristotélisme qui nourriront la pensée médiévale.

\*

## **A / Eléments biographiques**

Aristote est né en 384 ou 385 av. J.C. à Stagire en Macédoine dans une famille de médecins. Son père était le médecin du roi Philippe de Macédoine. En 367, il entre à l'Académie et il y demeure, comme étudiant puis comme lecteur, jusqu'à la mort de Platon en 348. Si le désaccord avait été si grand entre les deux hommes, on comprendrait mal ce qui aurait retenu Aristote à l'Académie. D'autres écoles philosophiques fleurissaient à Athènes. Durant ces vingt années, Aristote compose des dialogues comme Platon, mais ils sont tous perdus.

A la mort du maître, Aristote ambitionne de prendre la direction de l'école et il est très contrarié qu'on lui préfère Speusippe, le neveu de Platon. Il quitte alors Athènes mais il est clair que c'est le dépit et non un différend philosophique qui le chasse.

De 348 à 343, Aristote séjourne en Eolide (Asie mineure) où il ouvre une école. Il est appelé en 343 à la cour de Macédoine pour devenir précepteur du jeune Alexandre avec qui il gardera toujours une relation étroite.

En 339, Aristote convoite de nouveau la direction de l'Académie, vacante du fait de la mort de Speusippe. Nouvel échec, c'est Xénocrate qui obtient le poste. Neuf ans après la mort de Platon, Aristote est donc encore attaché à cette école !

Athènes est conquise par Philippe en 338, Aristote s'y installe en 335 et y ouvre sa propre école sur un terrain nommé le *Lycée*. Mais il sera chassé d'Athènes en 323 par le parti anti-macédonien. L'école reste ouverte, Théophraste la dirige. Aristote se réfugie en Eubée où il meurt en 322.

On sait qu'au Lycée étaient donnés le matin des cours d'initiation et, l'après-midi, des cours pour étudiants avancés. Ce qui nous est parvenu de l'œuvre d'Aristote correspond aux notes de cours prises par des étudiants avancés, ces notes n'étaient pas destinées à une large diffusion contrairement aux dialogues qui ont tous été perdus. Au premier siècle de notre ère – soit trois siècles après la mort d'Aristote – un certain Andronikos de Rhodes publie ces cours en les organisant selon un ordre qu'il estime correct mais dont Aristote n'est pas responsable. Cela donne :

- l'organon : ensemble de textes concernant la logique, l'art d'écrire et de parler
- la physique : textes concernant les phénomènes naturels et astronomiques
- la biologie : textes sur les animaux. Alexandre rapportait de ses expéditions lointaines des spécimens à Aristote qui tente une classification.
- la morale et la politique comprenant des descriptions de diverses constitutions
- la métaphysique : tout le reste, ainsi nommé parce que rangé sur un rayonnage « au dessus » (meta) des textes de physique.

On le voit, cela donne une œuvre très éclectique. Il faut toujours se souvenir qu'Aristote n'avait aucune idée que c'est sous cette forme que sa pensée nous parviendrait et que des travaux d'époques diverses se trouveraient réunis en œuvres communes. Ce que nous appelons « La Métaphysique » est particulièrement touffu et souvent contradictoire.

Dans l'exposé qui suit, je laisserai nécessairement de côté bien des aspects de cette œuvre foisonnante qui a marqué la philosophie pour de longs siècles puisqu'elle n'a jamais été oubliée en occident, contrairement à l'œuvre de Platon qu'on ne redécouvre qu'en 1492.

## **B/ Aristote-Platon : continuité et différences**

La meilleure illustration du type de lien entre les pensées de Platon et d'Aristote est certainement ce qu'on appelle *théorie des Idées* chez Platon et *théorie de la substance* chez Aristote.

Il faut d'abord noter que le même mot grec « eidos » (pluriel « idea ») est systématiquement traduit « idée » chez Platon et « forme » chez Aristote ! Cela contribue à donner l'impression que les deux hommes ne parlent pas de la même chose. Or, ce mot dérive du verbe « oida », voir. L'eidos, c'est d'abord, dans la langue commune, la forme visible, le contour. Platon infléchit ce sens pour faire signifier au mot « ce qui est pensable dans la réalité visible » ; l'eidos du cercle, c'est sa réalité mathématique et non la couleur ou la taille du cercle tracé au tableau.

La question est de savoir si Platon a séparé l'eidos ou non ? Est-ce que, pour Platon, l'eidos existe d'une façon séparée de la réalité sensible où il réside ?

En un sens, oui car l'intelligence distingue, abstrait, pose à part ce que l'œil nous donne mélangé et lui attribue un plus haut degré de dignité (cf l'image de la ligne en *République* VI) car cela a pour soi l'immuabilité, la permanence : en effet l'eidos demeure même quand l'objet n'est plus visible, j'efface le cercle mais je garde la pensée du cercle.

En un autre sens, Platon ne sépare pas les idea pour les loger dans un arrière-monde, dans un ailleurs. La ligne qui va des objets sensibles à leurs formes intelligibles (pour parler l'aristotélien) est une et continue. Ou encore l'intérieur de la caverne et l'extérieur sont logés dans un même espace.

Le problème débattu à l'Académie et repris par Aristote est de définir le statut des idea ou formes intelligibles. Sont-elles de substances, des réalités subsistant par soi et en soi et n'ayant besoin de rien d'autre pour exister ? Avant d'examiner ce qu'en disent Platon et Aristote, je souligne que c'est ce débat qui alimentera ce qu'on a appelé au Moyen-Age « la querelle des Universaux » opposant réalisme et nominalisme.

Dans le *Parménide* (132d -133a), Platon avait déjà pointé l'impossibilité de faire de l'eidos, une réalité en soi. Il recourrait à un raisonnement par l'absurde : supposons que l'eidos soit le modèle idéal des objets sensibles (l'idée de lit dont tous les lits matériels sont une imitation), il faudrait alors trouver le commun de l'eidos et des objets sensibles, ce qui donnerait un eidos d'un rang supérieur mais dont il faudrait encore trouver le commun avec le précédent et on serait entraîné dans une régression à l'infini, « jamais ne cessera cette éclosion indéfinie de nouvelles idea » (P. 133a).

C'est exactement le raisonnement qu'Aristote reprend dans l'argument connu sous le nom de « troisième homme » (*Métaphysique* A 9 et Z 13) : si l'eidos d'homme est le commun de tous les hommes et si il existe séparément alors il faut trouver le commun entre tous les hommes et l'eidos d'homme, ce sera le troisième homme qu'il faudra encore unir à l'eidos précédent. Comme Platon, avant lui, Aristote refuse donc d'hypostasier les *idea*.

Platon n'a jamais élucidé la relation entre forme intelligible et objets sensibles, il s'en tient à parler d'imitation sans pouvoir expliquer précisément le statut de la forme. Aristote reprend le problème à son compte et lui donne une solution qu'on va examiner. Insistons d'abord sur le fait qu'Aristote s'inscrit dans le prolongement de la pensée de Platon et non en rupture. Il condamne les « platoniciens » qui érigent les formes en réalités indépendantes mais pas Platon qui, lui, ne l'a jamais fait. La question était visiblement très controversée et les successeurs de Platon ont souvent été moins fidèles au maître que son meilleur élève, Aristote.

## **C/ La métaphysique d'Aristote**

### **C1) la question de la substance**

Aristote se demande donc ce que c'est qu'une substance (*ousia*). Pour toutes les questions de définition, Aristote part des usages communs du langage, se demande « que dit-on quand on dit ... ? ». La substance est ainsi un des dix sens de l'être.

1) « l'être se dit en plusieurs sens<sup>1</sup> » : recension des usages du verbe être  
Qualité, quantité, relation, lieu, temps, position, possession, action, passion et substance. Ce dernier sens est le sens fort ou sens premier, le sens ontologique.

2) « substance se dit en plusieurs sens » : matière, forme et composé  
De façon générale, substance se dit de ce qui est sujet et jamais prédicat<sup>2</sup>, ce qui demeure identique au travers les changements.

Il faut donc conclure qu'en un sens la matière est substance puisque c'est elle qui reçoit toutes les qualifications, elle est le support qui peut devenir ceci ou cela, elle est en puissance de devenir tel ou tel objet. En ce sens, le bois, le marbre... sont la substance de la table ou de la statue. Aristote relève que la matière n'est pourtant pas encore un substrat universel car le bois, par exemple, est impropre à faire des couteaux. Il en vient à postuler une « matière première » - *protê hulê* - qui serait pure puissance ou potentialité, totalement

---

<sup>1</sup> *De l'âme*, II,1 entre autres

<sup>2</sup> *Métaphysique* Z, 3

indéterminée, susceptible de devenir n'importe quoi. Cette substance n'existe que par la pensée.

Mais ce premier sens est faible. Ce qui subsiste indépendamment des prédicats, c'est la forme (l'eidos). La forme est ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est, les Latins traduiraient sa « quiddité ». Elle demeure la même pour tous les individus de la même espèce, elle est l'actualisation de la puissance. Le bois est lit en puissance, le bois mis en forme de lit a actualisé sa puissance. Comme il a posé par analogie une matière première, Aristote pose une forme qui ne serait que forme, acte pur ou entéléchie première.

Toutefois ce que Aristote considère comme la substance au sens le plus fort, c'est le composé de matière et de forme, la matière mise en forme, la réalité concrète de tel ou tel existant. L'objet demeure le même malgré les accidents qui le modifient.

3) les composés sont de différentes sortes

Les uns sont naturels, les autres artificiels. Parmi les naturels, les uns sont animés (vivants), les autres inanimés (inertes).

4) application des notions mises en place

Prenons l'homme comme exemple de composé naturel animé. Tout homme est un corps vivant, corps est la matière du composé, vivant est la quiddité. Aristote appelle « psuchê » (âme) la forme qui fait de ce corps, un vivant. L'âme est ce qui fait qu'un corps vivant est vivant, c'est le principe vital. Tous les vivants ont une âme.

Aristote distingue quatre niveaux d'âme. Les végétaux ne possèdent que l'âme végétative ou nutritive. Les animaux disposent en outre d'une âme sensitive et d'une âme locomotrice. Les humains ont en surplus une âme dianoétique ou intellect. Il faut mesurer l'importance de définir l'homme par son intellect : un homme n'est vraiment homme que lorsqu'il pense, on dit qu'il est alors « homme en acte » ; quand nous dormons ou rêvassons, nous ne sommes hommes qu'en puissance.

Résumé et Synthèse partielle

Tout corps s'analyse en matière et forme. La matière est en puissance de recevoir une forme, la forme est la quiddité de l'être composé. Pour les vivants, la forme est l'âme.

« Substance » se dit en plusieurs sens :				
Matière 1ère	Matière	Composé	Forme (eidos)	Acte pur
	puissance	Naturel/artificiel	acte	

Sur ce point précis, Aristote se démarque donc de Platon pour qui la substance au sens premier est l'eidos et non le composé matière-forme mais Aristote reconnaît bien que l'eidos est aussi substance et l'on va voir plus loin les conséquences qui en découlent pour l'acte pur.

Une autre distinction se fait : Platon étudiait la psychê en psychologue et à des fins politico-morale. Aristote l'étudie en physicien ou biologiste qui veut comprendre le principe vital. Aristote marquera des siècles de discours pseudo-scientifique, Platon s'avère sur ce point beaucoup plus moderne.

## **C2) La substance immobile et le premier moteur**

Examinons maintenant les pôles extrêmes du schéma précédent. On y trouve les notions les plus éloignées des corps composés qui constituent notre monde. Aristote postule d'un côté une matière première qui ne serait qu'en puissance de devenir n'importe quoi, ce serait l'informe absolu. A l'autre extrémité, il est conduit à poser une forme qui serait acte pur, dépourvu de puissance car étant de façon permanente en acte. Cette forme ne peut être qu'un intellect, une intelligence première ou divine.

Le livre Lambda de la *Métaphysique* lui est consacré. Aristote y distingue, parmi les substances naturelles, les substances corruptibles que sont les êtres vivants sur terre et les substances incorruptibles que sont les astres qui se meuvent dans le ciel. Puisqu'ils se meuvent, ils ont une âme et même un intellect. Aristote pose encore une troisième substance, incorruptible comme les astres mais immobile contrairement à eux, un intellect pur dépourvu de matière et constamment en acte.

Or un intellect pense mais que pense l'intellect divin ? Impossible qu'il ne pense à rien car il serait en sommeil, en puissance. Impossible qu'il pense à autre chose que lui (c'est le démiurge de Platon qui produit le monde en pensant) car alors il dépendrait de ces choses extérieures à lui. Il doit toujours penser le même objet car il serait sinon en mouvement. Il ne peut donc que se penser lui-même. Dieu est donc pensée de la pensée, *noêsis noeseôs*. Ce dieu immobile est aussi dit « premier moteur », il met le ciel en mouvement mais ne le sait pas (sinon il penserait autre chose que lui). Il n'a aucune fonction morale ou politique, il n'a qu'une fonction cosmique et il garantit l'unité du monde.

Le christianisme médiéval s'emparera de ce Dieu dont la transcendance est assurée mais devra s'évertuer à en faire un dieu créateur soucieux du monde. C'est une autre histoire.